GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

SFU : des formations sur mesure pour décideurs
Page 2

La Source
forum de la diversité
15ème anniversaire 1999 à 2014
Vol 15 No 3 | 26 août au 9 septembre 2014
www.thelasource.com

Rentrée scolaire : le CSF à l'heure des défis

par MATHIAS RAYNAUD

C'est une rentrée très spéciale qui attend le nouveau directeur général du Conseil scolaire francophone (CSF). Bertrand Dupain a succédé à Mario Cyr en janvier au cours d'un exercice particulièrement agité. Grève des enseignants, poursuite judiciaire contre la province, nouvelles règles sur les ayants-droit… *La Source* vous propose un entretien avec le nouveau capitaine du CSF.

La Source : *Bertrand Dupain, cela fait longtemps que vous travaillez au sein du CSF en Colombie Britannique, mais à l'origine, vous êtes Français. Quel fut votre parcours ?*

Bertrand Dupain : Je suis né il y a 55 ans non loin du Mont-Saint-Michel, dans le village de Villedieu-les-Poêles en Basse Normandie. J'ai passé mes diplômes en France, puis j'y ai enseigné pendant 12 ans avant de venir apprendre l'anglais à l'Université de la Colombie-Britannique. Je voyais cela à l'époque comme un développement professionnel. C'est là que j'ai rencontré ma femme, une Japonaise qui était l'une des meilleures élèves de ma promotion. Le Canada nous semblait alors être le pays le plus accueillant pour nous installer et y fonder une famille mixte. Nous avons finalement emménagé sur l'Île de Vancouver, où nous avons eu deux filles. Professionnellement, j'ai enseigné à l'école Victor-Brodeur de Victoria de 1995 jusqu'à cette année, et puis entre temps, j'ai gravi les échelons petit à petit pour arriver à ce poste.

L.S. : *En janvier, vous êtes devenu Directeur général par intérim du CSF. Quel souvenir gardez-vous de vos premiers pas dans cette fonction ?*

B.D. : Au début, j'ai eu du mal à réaliser. Si notre conseil scolaire est en pleine explosion avec plus de 5 000 élèves, c'est grâce au travail et à la passion de mes prédécesseurs que j'admire. On peut parfois avoir des points de vue divergents mais c'est vraiment un honneur de leur succéder. J'essaye maintenant de continuer le chemin qu'ils ont tracé avec mes propres convictions.

L.S. : *Et ce ne fut pas forcément facile avec cette grève des enseignants qui marqua la fin de l'année scolaire 2013/2014. Une année qui s'est terminée en queue de poisson.*

B.D. : Oui, cette fin d'année fut un peu… inachevée. On a annoncé la veille aux enfants qu'ils n'auraient plus cours avant les vacances. Ça laisse un petit goût amer mais ce n'est pas non plus un traumatisme. Au final, mes filles étaient contentes d'avoir 15 jours de vacances supplémentaires. Et puis je n'incrimine personne, c'est une situation qui sera réglée en son temps.

Voir "Rentrée scolaire" en page 5 ➤

Dans ce numéro

Expo : les jeunes autochtones au cœur de la cité
Page 8

Dimasalang : les arts philippins vous tendent la main
Page 11

Verbatim

Quand l'isolement ethnique entre en conflit avec l'intégration

par AUDREY TUNG

Grandir à Vancouver implique devoir faire face à la complexité d'une ville hautement reconnue pour sa politique de multiculturalisme et de diversité culturelle. J'ai été témoin à travers les années de multiples manifestations de cette politique dans la vie quotidienne, variant des cas les plus tangibles aux plus problématiques.

Dans le meilleur des cas, le multiculturalisme peut favoriser un goût de la diversité et encourager le dialogue interculturel. J'ai eu le plaisir d'assister, dans toute la ville, à divers évènements qui ont réussi à célébrer cette aspiration. Parmi eux des exemples notables : l'*Indian Summer Festival,* le *Richmond Night Market* et le *German Christmas Market.* Ces évènements ont tous attiré des publics variés et éclectiques qui ont accueilli avec enthousiasme les représentations ethniques, les produits offerts en vente, les spectacles et la cuisine.

À l'inverse, dans le pire des cas, le multiculturalisme, ironie du sort, peut isoler les communautés ethniques, allant à l'encontre de l'engagement de la ville pour « la diversité et l'intégration », comme expliqué sur son site internet. Durant mes années au secondaire en particulier, j'ai eu le sentiment que la bannière du multiculturalisme écartait à la fois les immigrants et les élèves étrangers de la société dans son ensemble, au lieu d'accélérer leur intégration. J'ai remarqué que la nombreuse population d'élèves étrangers ne fréquentait que des personnes de leurs groupes ethniques, et que les échanges se faisaient dans leurs langues mater-

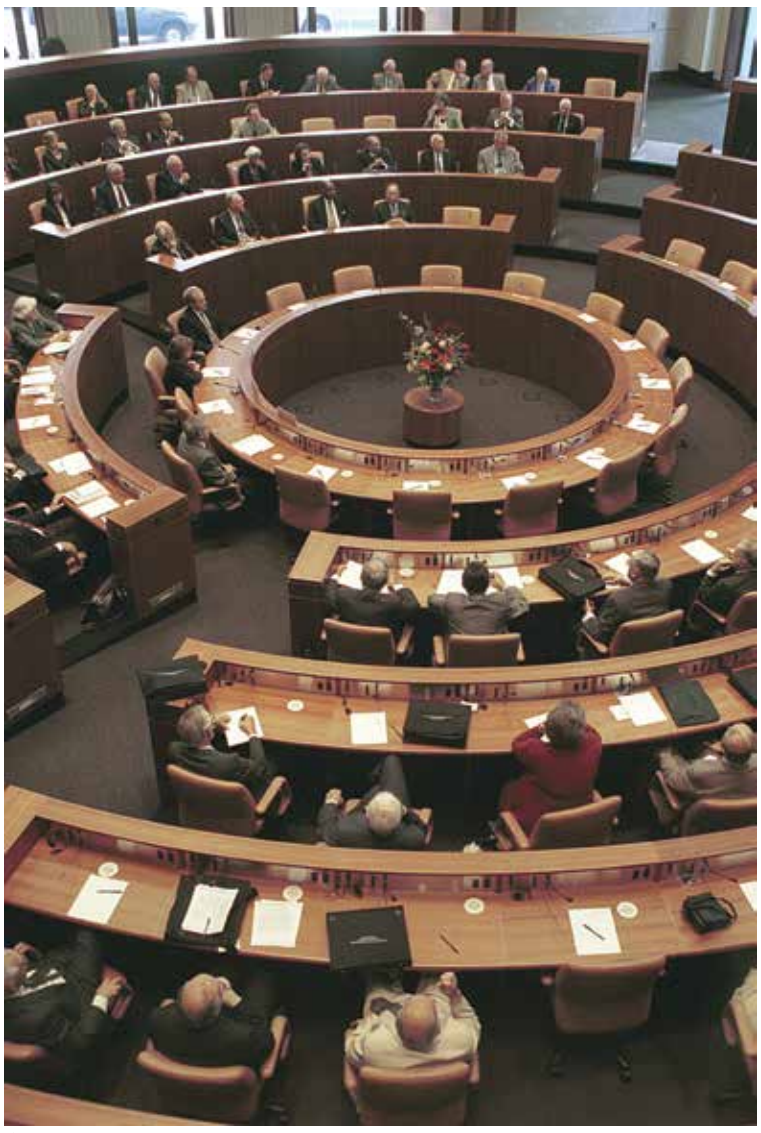
Voir "Verbatim" en page 2 ➤

Formations supérieures pour décideurs

« Beedie » couve hors du nid

par GARY DRECHOU

Avec ses programmes de formation supérieure destinés aux cadres, aux organisations et aux communautés, la *Beedie School of Business* se veut à la pointe du perfectionnement de haut potentiels. Les décideurs dont il s'agit essaiment ici, en Colombie-Britannique et ailleurs au Canada, mais aussi hors du nid, notamment en Europe, en Arabie-Saoudite ou en Asie. Des apprentissages interculturels qui portent loin.



Au sein de l'édifice, des échanges rondement menés.

Lorsqu'ils approchent l'Université Simon Fraser (SFU) et sa *Beedie School of Business*, les cadres, dirigeants, gestionnaires ou influents de différents secteurs ont l'assurance d'être couvés. Les programmes de formation supérieure qui leur sont destinés, modulables à souhait, sont souvent offerts dans des écosystèmes privilégiés, propices aux conversations « transformationnelles » et aux échanges de haut vol. Des cimes de Whistler aux sommets de Davos, où se tient chaque année le forum économique mondial, il n'y a peut-être qu'un pas. Et puis, qui ne rêverait pas d'un cours sur les joies de l'entrepreneuriat au milieu des vignes de Kelowna ? Pris sous l'aile d'intervenants et de professionnels rodés à la gestion en contextes interculturels, ils ont l'ambition de peser – dès aujourd'hui – de toutes leurs idées.

Formations à la carte et « volantes »

Ces idées, comment les mettre en œuvre le plus rapidement, efficacement et durablement possible ? C'est tout l'objet des formations. Pour outiller cadres et dirigeants « en voie de développement », *Beedie* joue de souplesse programmatique, proposant à la carte des cours ciblés de courte ou de plus longue durée (menant à un certificat ou à un diplôme), des ateliers interactifs, des dialogues et des échanges sectoriels et plusieurs maîtrises en administration des affaires. Les axes d'étude et de perfectionnement sont variés, souvent transversaux, avec le dénominateur « communauté » : il est certes question d'innovation, d'engagement, de leadership ou de gouvernance, mais on garde les deux pieds sur terre (aussi vaste soit-elle). Et on va sur le terrain.

Le centre pour le dialogue de SFU.

Forte de ses partenariats institutionnels et de ses connexions à l'échelle globale, *Beedie* se fait en effet un point d'honneur à faire grimper les échelons en réseau ou en toile : l'objectif est de relier les « créateurs d'impact ». Pour les organisations ou communautés qui en font la demande, les programmes de formation se font même « volants » : ils se déploient localement.

La connexion chinoise

Ainsi, depuis 1982 et l'établissement d'un pont avec l'Université Jinan, à Guanghzou, SFU cultive sa fibre chinoise. Les exemples de collaboration avec des acteurs chinois de poids ne manquent pas. Des experts de la *Beedie School of Business* se sont rendus il y a quelque temps dans la province de Heilongjiang pour ouvrir leur boîte à outils économique et gestionnelle aux leaders du gouvernement. Plus étonnant peut-être, dans le cadre d'un programme développé conjointement avec 17 universités chinoises, des professeurs de comptabilité ont été initiés à la « pédagogie canadienne » en la matière. Un pont chinois qui fait mentir (si besoin est) la muraille.

Premières Nations en affaires

Plus près de nous, les Premières Nations et la communauté d'affaires britanno-colombienne cherchent également à abaisser les « frontières ». Un échange entre les leaders des nations Tsawwassen, Chehaliset et Coldwater avec *Kinder Morgan Canada, Coast Hotels and Resorts* et *Plutonic Power Corporation* a ainsi été organisé à l'initiative de la *Beedie School of Business* : une prise de contact doublée d'une mise en situation qui a permis de mieux appréhender les réalités des uns et des autres. D'autres échanges du même type pourraient avoir lieu, si la demande est faite.

L'école, qui met de l'avant son engagement de plus de 10 ans dans les communautés autochtones, offre en outre – pour 51 900 $ – une Maîtrise en administration des affaires autochtones et en leadership. La formation de 33 mois, proposée au centre-ville de Vancouver à raison de 12 crédits par semestre, vise à intégrer les savoirs ancestraux aux approches contemporaines de prise de décision et de gestion.

Point d'auditeurs libres, donc, à la *Beedie School of Business*, mais des décideurs aux multiples cultures et secteurs d'activité qui apprennent à dégager des marges de manœuvre pour leurs idées. On leur souhaite une bonne rentrée !

Bonus web :
www.vimeo.com/10705866

CANADA POST POSTES CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

Le grain de sel de Joseph Laquerre

➤ *Suite "Verbatim" de la page 1*

nelles, entièrement cryptiques à mes oreilles. J'avais l'impression que certains enseignants ne les encourageaient pas suffisamment à s'intégrer à la société canadienne et à explorer sa culture, même à un niveau élémentaire. Au lieu de cela, ils accordaient des libertés aux élèves, telle que parler entre eux dans des langues étrangères pendant les cours. Mon école secondaire était par conséquent fortement compartimentée au niveau culturel, et ces limites sociales étaient rarement franchies.

Frustrée par le statu quo, j'ai commencé à entretenir de la rancœur à l'égard des élèves étrangers pour leur présumé manque d'adaptabilité, et je me suis demandé si d'autres personnes ressentaient la même chose. Mes opinions, qui avec le recul étaient assez sectaires, commencèrent à changer après une vive discussion en cours d'anglais. Je ne me souviens pas comment le sujet de notre habituelle discussion tangente a dévié du Portrait de Dorian Gray aux barrières culturelles dans notre communauté, mais seulement que cela a déclenché un changement crucial dans mon attitude à l'égard des divisions ethniques. Il s'est avéré que beaucoup de mes camarades partageaient mon point de vue selon lequel les élèves étrangers devraient faire plus d'efforts pour s'intégrer à la société. Cependant d'autres élèves, dont certains étaient immigrants, affirmèrent que nous étions au moins tout aussi responsables de l'existence de limites ethniques, puisque nous avions failli à inclure les nouveaux membres de la société de manière positive.

L'étendue de mon hypocrisie m'est rapidement apparue comme évidente : en dépit d'avoir critiqué ce groupe d'élèves pour leur manque d'intégration, je n'avais jamais tenté de combler le fossé social entre nous. Je m'étais également, sans le vouloir, enfermée dans une bulle sociale qui se limitait majoritairement à des individus d'un milieu social presque identique au mien (Canadiens asiatiques élevés à Vancouver). Bien que j'avais toujours aspiré à avoir un cercle d'amis varié qui ressemblait à ceux des brochures de tourisme pour Vancouver, j'avais peur de fréquenter des individus qui m'étaient trop étrangers. Je me suis rendu compte que cette peur de l'inconnu était peut être bien plus grande pour les nouveaux arrivants dans notre société, et ma rancœur passée fut bientôt érodée par de l'empathie.

Alors même qu'il me semblait que les limites des zones de conforts créaient une ZDM sans failles, j'observais des exemples encourageants d'un multiculturalisme sain chez les enfants. En tant que professeur de piano bénévole à l'académie Saint James à l'époque, j'ai remarqué que de jeunes élèves de milieux socio-économiques et ethniques d'une grande diversité, se fréquentaient et jouaient ensemble avec enthousiasme (bien qu'avec turbulence). Si mon travail était d'enseigner aux élèves, j'ai cependant, à mon tour, reçu de leur part de nombreux enseignements précieux. L'intrépidité est une qualité que j'admire chez les enfants, pour qui les zones de confort n'ont pas encore été clairement définies. Une dose d'intrépidité pourrait en effet faire du bien à de nombreux adultes, en particulier aux timides comme moi-même, et les aiderait dans leurs tentatives de franchir les limites sociales et d'élargir leurs horizons.

A mes yeux, l'exemple du multiculturalisme de Vancouver a par alternance ressemblé à une mosaïque culturelle cohérente, ou alors fait échouer et s'éparpiller des éclats de verre sur une plage. Normaliser la mosaïque requiert un effort collectif dont chacun, peu importe le milieu dont il est issu, est responsable.

Traduction : Nicolas Remtoula

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place PO Box 47020,
Vancouver BC V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver BC

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur et directeur de la publication **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme & arts visuels **Laura R. Copes**
Directrice de la rédaction **Julie Hauville**
Rédacteur en chef (Section français) **Gary Drechou**
Chef de rubrique (Espace francophone) **Guillaume Debaene**
Secrétariat de la rédaction (français) **Madeleine Barois, Louise T. Dawson, Gary Drechou, Emilie Prunier, Mathias Raynaud**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **John Dingle, Meagan Kus, Debo Odegbile, Amanda Pullishy, Melodie Wendel-Cook, Simon Yee**
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Dennis Timmers**
Responsable des médias sociaux **Luiza Libardi**
Médias sociaux **Gary Drechou, Kristi Wong**
Premiers conseillers de rédaction **Paul Gowan, Mike Lee, Samuel Ramos**

Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon, Riyah Lakhani, Tia Low, Simon Yee**
Illustrateurs **Joseph Laquerre, Afshin Sabouki, Gordon Spence**
Ont collaboré à ce numéro **Alexander Agnello, Kumiko Aoki, Johara Boukabous, Alison Chiang, Maggie Chuang, Guillaume Debaene, Gary Drechou, Robert Groulx, Pascal Guillon, Derrick O'Keefe, Riyah Lakhani, Tia Low, Justine Mallou, Fanny Marguet, Jake McGrail, Tanouja Narraidoo, Emilie Prunier, Mathias Raynaud, Don Richardson, Anastasia Scherders, Emmanuel St Juste, Jenny Tan, Salena Tran, Naomi Tse, Audrey Tung, Edwine Veniat, Pierre Verrière, Simon Yee, Evelyne Young, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Monique Kroeger,**
Distribution **Steve Bottomley, Denis Bouvier, Sepand Dyanatkar, Alexandre Gangué, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire:
(604) 682-5545

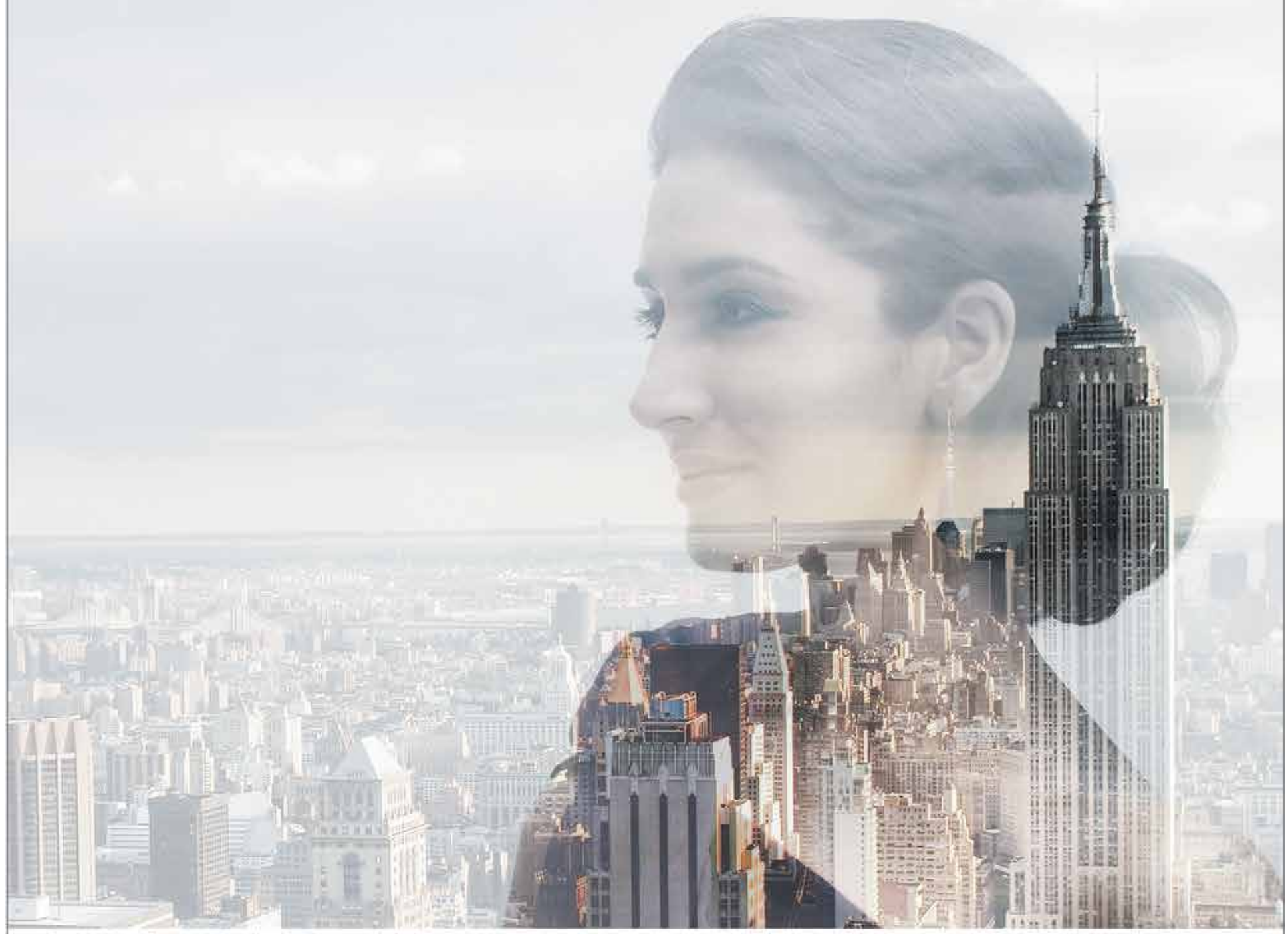
MEMBRE DU RÉSEAU STAR ALLIANCE

AIR CANADA, NOMMÉE MEILLEUR TRANSPORTEUR AÉRIEN EN AMÉRIQUE DU NORD POUR LA CINQUIÈME ANNÉE CONSÉCUTIVE.

MERCI. NOUS NE LE DIRONS JAMAIS ASSEZ.

Ceci peut ressembler à un discours d'acceptation, et nous vous prions de nous en excuser. Nous devons remercier plus de 18 millions de personnes dans le monde d'avoir encore une fois nommé Air Canada « Meilleur transporteur aérien en Amérique du Nord ». C'est grâce à votre soutien et au dévouement de nos 27 000 employés que nous continuons à nous améliorer et à innover. Merci de choisir Air Canada, nous espérons que vous apprécierez votre prochain vol.

AIR CANADA *Tout un monde vous attend.*



Le sondage a été réalisé par la firme de recherche indépendante Skytrax auprès de plus de 18 millions de voyageurs du monde entier. Le sondage portait sur plus de 40 critères de satisfaction des passagers visant à classer les normes liées aux produits et aux services des sociétés aériennes. L'industrie du transport aérien considère ce sondage annuel comme la principale référence en matière de classement mondial des sociétés aériennes selon le degré de satisfaction des passagers. Détails sur aircanada.com/prix.

Ç'a été, cet été?

Ça va ? Êtes-vous bien remis de vos émotions ? Par là, j'entends: est-ce que l'absence prolongée de votre bimensuel favori, qui vous a privé d'informations pertinentes durant une grande partie de la période estivale, ne vous a pas trop traumatisé ? Est-ce que vous avez souffert, en silence, de cette absence ? J'espère que non. *La Source*, journal de la diversité, en dehors de l'été, ne peut être la source de vos soucis. Est-ce que vous vous êtes même aperçu que nous n'étions pas là ? J'espère que oui. Sinon à quoi servons-nous ?

Sans attendre les réponses sarcastiques qui, sous peu, risquent de pleuvoir de toute part, je poursuis mon exercice pamphlétaire dans l'espoir de ne pas être interrompu par un quelconque malotru qui oserait mettre en évidence mon inutilité.

> Il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'une catastrophe, qu'un conflit ou autre monstruosité soient commis quelque part.

De mon côté, cet été, je dois vous dire que ce hiatus dans mon emploi du temps, n'a pas été pour me déplaire. Il m'a été, c'est le moins que l'on puisse dire, salutaire. J'ai profité au maximum de mes heures de loisir pour me requinquer : promenades, voyages à l'étranger, baignades, B.B.Q., festivals, feux d'artifice et que sais-je encore ? Un été rempli d'activités puériles dont je n'ai pas peur de vanter les mérites. Le tout agrémenté de plusieurs visites de la parenté. J'ai aussi profité de ce bel été pour me rendre à Monaco. Ce n'eût été de l'été je n'y aurais jamais été. Mais puisque l'été, cet été, a été un très bon été j'ai cru bon de visiter la principauté, histoire de papoter loin de la papauté. Côté loisir, il va sans dire, j'ai été gâté.

Photo par Sasha Maksymenko

Le bras de fer ukrainien continue encore.

Et vous, cet été, où avez-vous été ? Je le sens, pour me répondre, vous hésitez. Vous me trouvez, de toute évidence, un peu trop fûté. Vous n'appréciez pas du tout ma curiosité mal placée. De quoi se mêle-t-il ce scribouilleur éhonté, pensez-vous sans hésiter ? Alors, je vous entends : fini de plaisanter avec mes terminaisons hantées. Passons rapidement à autre chose.

Contrairement aux apparences, en fonction de ce que je viens de vous raconter, mon été a été mouvementé (désolé, je ne le fais pas exprès). Le Castor castré n'a pas pris, mentalement, de vacances. L'actualité l'a beaucoup trop préoccupé. Il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'une catastrophe, qu'un conflit ou autre monstruosité soient commis quelque part. Un vrai cauchemar. Ce n'est pas durant cette période de l'été 2014 que va jaillir le nom d'un lauréat pour le prix Nobel de la paix. Petit rappel de notre été fort ensanglanté.

En Ukraine, pour commencer, les rebelles pro-russes et l'armée ukrainienne s'affrontent violemment sous l'impulsion d'un Poutine qui n'a pas fini de régler ses comptes avec le monde occidental, la Guerre froide se réchauffant chaque jour un peu plus. Obama ne sait plus où donner de la tête. Ses bonnes intentions lors de sa première investiture ont pris du plomb dans l'aile. Une dose de réalité l'a depuis convaincu que le monde est loin d'être parfait.

Puis il y a le Moyen-Orient où la vilenie de toute part fuse. Les atrocités se multiplient en toute impunité. La vie d'un individu ne compte pas pour beaucoup dans ce coin-là. La plus grande confusion y règne. Les amis d'autrefois sont les ennemis d'aujourd'hui et vice versa. Il faudrait élaborer un manuel d'école primaire pour déchiffrer ce qui s'y passe et saisir les enjeux. C'est à n'y rien comprendre. La géopolitique de la région varie de jour en jour et les conflits prennent continuellement de l'ampleur. Les cessez-le-feu ne cessent rien. La guerre par attrition est au goût du jour. De partout ça bombarde, ça canarde, ça décapite, ça exécute. Tout le monde y prend pour son grade. Et pendant qu'on essaie de donner un sens à ces massacres, les morts et les victimes innocentes deviennent des chiffres, des nombres, faisant partie d'une addition que l'on vous présente quotidiennement comme on compte les points lors d'une compétition sportive. À ce jeu- là, personne ne gagne.

Pour couronner le tout, le virus Ébola fait des ravages comme si les guerres à elles seules n'étaient pas suffisantes. Où est le bon Dieu quand on a besoin de lui, prêche-t-on dans ma paroisse d'agnostique ?

Et pendant ce temps-là, chez nous en Colombie-Britannique, rien ne va plus. C'est l'horreur. Nous avons de sérieux, de véritables problèmes. Le monde entier devrait s'apitoyer sur notre misère. Pensez à nos déconvenues. La Cie du *Canadian Pacific* (CP) tenant à protéger ses biens, déraille. Elle égorge nos salades et nos campagnes le long de sa voie ferrée. Aux armes, citoyens. Libérez les bélugas de l'aquarium et enfermez les automobilistes récalcitrants.

Dans un autre ordre d'idée, dont il ne faut pas négliger la portée, notre première ministre Christy Clark a cru bon, au cours de l'été, de soutenir l'action du gouvernement israélien. C'est son droit. J'aimerais quand même lui demander qu'elle m'indique, sur une mappemonde, où se trouve la bande de Gaza qu'elle doit confondre avec la bande à Bonnot.

Ironie du sort : à la radio, en ce moment, on passe la chanson de Raymond Levesque « Quand les hommes vivront d'amour ». Je ne sais plus si je dois rire ou pleurer.

Steven Nunoda a créé l'installation Ghowtown *après avoir réalisé des recherches sur l'internement de la communauté japonaise au Canada durant la Seconde guerre mondiale.*

Série sur la « bonne » distance sociale

Garder ses distances ou tendre la main ?

par JOHARA BOUKABOUS

Trop près, trop loin, juste au milieu, quelle est la bonne distance pour interagir en société ? En cette rentrée, *La Source* vous propose le deuxième épisode d'une série consacrée aux différentes approches culturelles du vivre ensemble, avec un gros plan sur les Nippo-Canadiens.

Parmi les différentes strates multiculturelles qui font la richesse de la Colombie-Britannique, la communauté japonaise fait partie des plus anciennes venues s'installer au Canada, en grande majorité sur la côte pacifique. C'est d'abord Victoria et l'Île de Vancouver qui ont d'ailleurs accueilli en grand nombre les premiers arrivants originaires du Japon, dès la fin du XIXe siècle. Doté d'une hiérarchie sociale très codifiée, le Japon et ses représentants ont à l'origine pour habitude de préserver une stricte distance sociale, et ce, dès les premiers contacts entre deux personnes qui ne se connaissent pas.

« Au Japon, il est commun pour se saluer de s'incliner, explique David Iwaasa, Nippo-Canadien de troisième génération né à Alberta il y a 66 ans. On ne touche pas l'autre personne, on ne se serre pas la main, on garde une certaine distance. C'est le cas très clairement avec les étrangers ou dans un environnement professionnel. Excepté dans un contexte familial, on ne touche jamais l'autre. Alors qu'au contraire, au Canada, il est très commun de se serrer la main, voire de se prendre dans les bras. »

Faire preuve de tact

Angela Hollinger, née au Japon au sein d'une famille japonaise, élevée en partie à Rome, en Italie, et résidant au Canada depuis 27 ans, explique cette réserve et cette distance originelles par la façon dont le Japon s'est construit. « Les Japonais mettent l'accent sur l'harmonie au sein de la communauté. Le Japon est en effet un petit pays doté d'une économie forte mais, traditionnellement, le pays s'est fondé sur une culture agricole et par nécessité, il était important au sein de la communauté de collaborer les uns avec les autres. Jusqu'à maintenant, on attend donc des gens qu'ils aient l'esprit d'équipe, qu'ils soient calmes, obéissants et qu'ils fassent preuve de tact avec les autres. » Donc, pour ne heurter personne, pas de baisers ou d'étreintes en public. « Les démonstrations d'affection en public ne sont pas acceptables au Japon, confirme Angela Hollinger. Je parlais récemment avec un client japonais qui m'a raconté avoir croisé une de ses connaissances japonaises à Tokyo, rencontré à Vancouver. Elle était tellement contente de le voir, que spontanément, elle l'a pris dans ses bras. Il m'a dit s'être senti très mal à l'aise… »

Une culture nippo-canadienne distincte

Mais pour des individus ayant baigné toute leur vie dans un environnement nord-américain, les conventions sociales d'origine tendent à s'assouplir ou tout simplement à être adaptées selon le contexte. C'est ce que souligne Joji Kumagai, né à New Westminster au sein d'une famille japonaise venue s'installer au Canada à la fin des années 1960. « Il y a désormais une culture nippo-canadienne distincte de la culture japonaise originelle, remarque Joji Kumagai. Il n'y a pas de différence flagrante, mais ayant grandi au Canada, il y a automatiquement des influences canadiennes, et, de fait, certains aspects culturels japonais ont été adaptés aux habitudes locales… Il est évident que les Japonais ne sont pas les plus ouverts pour ce qui est de montrer leurs émotions en public ; certaines cultures semblent en effet être plus ouvertes, plus extraverties. Pour les jeunes gens, se tenir la main n'est plus un problème, mais par exemple, je ne me souviens pas avoir vu mes propres parents se tenir la main. Se prendre dans les bras devient un peu plus commun, certaines connaissances peuvent le faire plus souvent maintenant et se montrer moins réservées de ce point de vue- là. » La retenue reste donc de mise même si elle est pimentée par la spontanéité et l'élan nord-américains.

Angela Hollinger à la remise annuelle de récompenses Nikkei de l'association japonaise économique de Vancouver.

Les fantômes du passé

C'est un épisode douloureux de l'histoire de la communauté japonaise au Canada qui a engendré l'exposition *Ghostown*, actuellement au musée national Nikkei : celui des internements dans des camps de Nippo-Canadiens suspectés alors de trahisons potentielles au profit du Japon après l'attaque de Pearl Harbor en 1941. Le souvenir des histoires racontées par ses parents et grands-parents a poussé l'artiste Steven Nunoda à imaginer et à mettre en scène 220 maisons miniatures en papier goudronné. Celles-ci sont accompagnées d'éléments sonores et vidéos, afin de commémorer ces événements, qui, peu à peu, ne pourront plus être relatés par les témoins directs. La dramaturgie de l'installation et l'utilisation de maisons servent d'éléments pour accueillir la mémoire, la conscience et l'imagination des visiteurs.

Exposition *Ghostown*
Au *Nikkei National Museum & Cultural Centre* (Burnaby, BC)
Jusqu'au 31 août 2014
www.centre.nikkeiplace.org

Brésiliens Nikkei à Vancouver

par JUSTINE MALLOU

On le sait peu, mais le Brésil est le pays au monde qui compte la plus grande population d'ascendance japonaise… après le Japon ! S'ils sont plutôt « oiseaux rares » à Vancouver, les Brésiliens Nikkei ont une histoire passionnante qui remonte à la Seconde guerre mondiale et au-delà, de même que d'étonnants récits de vie. Passé la fièvre du ballon rond, *La Source*, forum de la diversité, a rencontré quelques-uns de ces Nippo-Brésiliens, pour mieux comprendre ce qui les amène ici.

« Tu viens d'où ? » Voilà la question la plus fréquemment posée ces jours-ci, surtout dans la métropole de Vancouver. « Je suis née au Brésil, mais je me considère comme nikkei, car je suis fière d'être une Japonaise de troisième génération », souligne Daniela. Comme l'ont fait la plupart des immigrants japonais, ses grands-parents ont déménagé au Brésil au début des années 1900 dans le but de travailler dans le secteur agricole. Sa mère, Nilza, est née et a grandi à Campo Grande, dans la province de Mato Grosso do Sul, et son père, Juinthi, est de Taquaritinga, une ville voisine de São Paulo.

Ayant grandi en Amérique du Sud, c'est le désir d'explorer un nouveau pays, la passion pour la nature luxuriante et l'envie de maîtriser une langue étrangère qui l'ont poussée à choisir la Colombie-Britannique. On y vient pour « la qualité de vie », précise Daniela. « Vancouver est une ville verte qui a une grande superficie de nature, de parcs urbains, et, surtout, des montagnes. São Paulo, par contraste, est trop grande et toute grise. J'ai voulu me lancer dans un nouvel environnement pour essayer une nouvelle façon de vivre. » Après mûre réflexion, elle a fait ses valises et a pris la décision de s'inscrire à des cours de langue à Vancouver. « J'en avais assez de São Paulo. L'une des raisons pour lesquelles je me suis établie à Vancouver est le comportement des gens. La ville est saine et sûre. Tout le monde est poli, surtout lorsqu'on est étranger. Ils ont toujours envie d'apprendre notre culture et la langue que nous parlons. Pendant la Coupe du monde de la FIFA, quelqu'un a découvert que j'étais brésilienne et tout d'un coup, on m'a posé tant de questions sur la culture du Brésil ! »

Yoshikuni Murakami.

Respect de la diversité culturelle

Brésilien de deuxième génération, Yoshikuni Murakami adore la sérénité de Vancouver. Son grand-père, originaire de Kiyushu, dans la province de Kumamoto, au Japon, était militaire pendant la guerre en Mandchourie, avant de partir au Brésil pour travailler dans une plantation de café. Yoshikuni, qui est actuellement en visite au Canada pour voir son fils, Eduardo, repart au Brésil dans quinze jours. « Ici, je me sens plus à l'aise de me promener librement dans les rues. Si j'avais le choix, je déménagerais à Vancouver en un clin d'œil. La tranquillité de la ville est incomparable et la hauteur des montagnes ne cessera jamais de m'étonner. »

Gestionnaire d'importation et entrepreneur, Eduardo Murakami s'est installé à Vancouver en 2006. « Vancouver accueille des gens venant de partout dans le monde. C'est la diversité culturelle et le respect de la communauté orientale qui m'ont surtout poussé à choisir cette ville. Je me suis rendu compte que les immigrants asiatiques jouent également un rôle important dans la société et que les Japonais sont respectés. Avant tout, il ne faut jamais oublier de se rappeler les sacrifices de nos ancêtres. »

Daniela Miyuki Kuroiva et sa famille.

Sentiment d'appartenance

Après un an et huit mois au Canada, Daniela Miyuki Kuroiva ajoute que la transmission culturelle est fortement valorisée. « Je veux voir grandir mes enfants ici. Comme ils vont facilement apprendre l'anglais, je veux qu'ils apprennent le portugais en premier. » Elle insiste également sur l'importance de l'appartenance. « Tout le monde se salue dans les rues, même s'ils ne se connaissent pas très bien. Ils se font souvent des compliments sincères et ça fait chaud au cœur. Ici, on ne se sentira jamais comme un étranger. »

Pour en savoir plus sur l'histoire des Nippo-Brésiliens : www.alterinfos.org/spip.php?article5405

Commission de la fonction publique du Canada | Public Service Commission of Canada

AVIS AUX FONCTIONNAIRES FÉDÉRAUX

DES ORGANISATIONS ASSUJETTIES AUX DISPOSITIONS RÉGISSANT LES ACTIVITÉS POLITIQUES DE LA *LOI SUR L'EMPLOI DANS LA FONCTION PUBLIQUE*

Votre droit de participer à des activités politiques tout en respectant le principe de l'impartialité politique au sein de la fonction publique est reconnu dans les dispositions régissant les activités politiques de la *Loi sur l'emploi dans la fonction publique*.

Avant d'entreprendre toute activité politique d'ordre municipal, provincial, territorial ou fédéral, vous devez d'abord évaluer si cela pourrait porter, ou sembler porter, atteinte à votre impartialité politique. Vous pourriez vouloir discuter de l'activité politique que vous comptez entreprendre avec votre gestionnaire, le représentant désigné en matière d'activités politiques de votre organisation et la Commission de la fonction publique (CFP).

Avant de vous porter candidat ou tenter de devenir candidat à une élection municipale, provinciale, territoriale ou fédérale, vous devez obtenir la permission de la CFP et, au besoin, un congé sans solde durant la période électorale.

Pour de plus amples renseignements :

Site Web : www.cfp-psc.gc.ca
Courriel : cfp.activitespolitiques-politicalactivities.psc@cfp-psc.gc.ca
Téléphone : 1-866-707-7152

Canada

Suite "Rentrée scolaire" de la page 1

***L.S. :** Justement, ce mouvement hante toujours la rentrée aujourd'hui. A l'heure où nous parlons, aucune solution n'a encore été trouvée.*

B.D. : Je n'ai honnêtement aucune idée de ce qui peut se passer mais nous devons quoi qu'il arrive être prêts à accueillir nos élèves. Et nous le serons ! Dans ce conflit, je ne sens pas de pression, d'agacement ou encore d'épée de Damoclès au-dessus de notre tête. J'attends juste patiemment et sereinement car je suis sûr que le bon sens triomphera.

***L.S. :** Vous êtes donc optimiste ?*

B.D. : Je le suis toujours de nature, et puis tout le monde fait son travail, il faut faire confiance aux professionnels. Vous savez, en 1995, c'était dur de convaincre les gens que l'on pouvait éduquer en français ici en Colombie-Britannique. Je me souviens de mon école à Victoria où tout était pourri. Il y avait des rats, c'était insalubre et on ne pouvait même pas boire l'eau car elle contenait du plomb. A cette époque, il fallait convaincre les parents de mettre leurs enfants à l'école francophone. Quand le Conseil scolaire a été créé, des gens se sont battus pour porter des projets et faire en sorte que nous accueillions de plus en plus d'élèves dans de bonnes conditions. Et c'est le cas, même si, malheureusement, il existe encore des écoles où les conditions d'apprentissage sont différentes.

Vous faites référence au procès qui se tient en ce moment pour obtenir la parité en matière d'éducation francophone. Un procès qui a débuté fin 2013…

B.D. : Le fait que le système prenne son temps, ça énerve les gens, mais c'est aussi un gage de justice en démocratie. Cela montre que l'on ne prend pas ce problème à la légère, que l'on fait des études précises. Vous savez, dans les dictatures, les procès ça ne dure pas très longtemps, mais ce sont des dictatures. Alors il faut être patient pour espérer voir un jugement juste.

***L.S. :** Lors du dernier exercice, le CSF a également vu partir son directeur des relations publiques, Pierre Claveau, qui prônait le principe d'école branchée sur la communauté. Ce principe est-il remis en question?*

B.D. : On ne peut pas créer d'école sans communauté. Cela reste la base du système et toutes nos écoles entretiennent de bonnes relations avec la communauté francophone. On garde ces rapports et on les veut stables, forts et productifs. Il y a et il y aura toujours des Cassandre qui annonceront la fin du monde. Et c'est le cas depuis la guerre de Troie. Mais rien dans notre attitude n'annonce la fin de tels partenariats.

***L.S. :** Depuis l'an dernier, les règles d'admission ont évolué. Y'a-t-il eu plus de demandes d'inscription pour la rentrée et surtout cela peut-il affecter la qualité de l'enseignement ?*

Tout d'abord, cela est très minime en pourcentage, et je suis flatté de voir cette évolution. Au début, il fallait se battre pour garder nos élèves, et aujourd'hui c'est le contraire. Ce sont des gens qui reconnaissent la qualité de notre programme. Et puis est-ce que c'était normal que la clause grand-père ne soit pas mise en place en Colombie-Britannique ? Vos grands-parents sont francophones et que vous parlez français à la maison mais vous ne pouvez pas aller à l'école francophone… C'était une injustice. Maintenant, il ne faut pas non plus tomber dans l'écueil inverse qui consisterait à accepter tout le monde. Mais il y a des comités qui étudient chaque demande de très près et rien ne porte à croire que cela amène une diminution de la qualité de l'enseignement. Au contraire, jamais notre programme n'a été aussi fort en français. Mes filles le suivent et je suis fier de la langue qu'elles parlent et qu'elles ont apprise.

Tissus urbains

ROBERT GROULX

Trains de ville et trains de campagne

Avec la délicatesse de sa locomotive dévalant la longue côte de Nantes vers Lac Mégantic, causant le déraillement de wagons contenant du pétrole, détruisant le centre-ville et faisant 47 victimes, l'Américain Edward Burkhardt, président-directeur général de la *Montreal, Maine and Atlantic Railway*, propriétaire de la locomotive mortelle, déclarait en conférence de presse impromptue quatre jours après la catastrophe, que la valeur de ses avoirs personnels avait considérablement baissé depuis. Aussi subtil que les traces laissées par de la poussière de charbon sur un mouchoir de soie blanche !

Le CP, avec sa promesse de créer un chemin de fer vers le Pacifique, a mené à l'entrée de la Colombie-Britannique dans la Confédération le 20 juillet 1871. La construction entreprise en 1880 est achevée en 1885 et le premier train de passagers en provenance de Montréal entre en gare à Vancouver en mai 1887.

Il est indéniable que les chemins de fer ont joué un rôle prépondérant aussi bien dans le développement de notre pays que dans le maintien économique de Lac Mégantic avant la catastrophe de l'été dernier. Autant on pouvait en retirer un sens de grande aventure, quand enfant (à une autre époque) on tentait le sort en flânant le long des rails. Autant on pouvait imaginer la vie sordide des familles qui n'avaient pas le choix que de vivre le long des rails et de subir nuit et jour le tonnerre de ces monstres d'acier. Autant leur tracé déterminait qui faisait partie de la « haute » ou de la « basse » selon que l'on habitait en haut ou en bas des « tracks ». Autant aujourd'hui la réalité brutale de la catastrophe de Lac Mégantic et celle du calme bucolique des jardins urbains cultivés avec soins, le longs des rails du CP à Vancouver, illustrent avec éclat le contraste que soulèvent la présence et l'absence de circulation ferroviaire en milieu urbain.

Lac Mégantic n'a pas le choix. Elle doit de nouveau regarder passer dans son centre mutilé, ces dinosaures mécaniques, qui ressemblent encore à s'y méprendre à leurs ancêtres du début de la confédération, tout en acceptant que sa survie et son avenir économique en dépendent.

À Vancouver, c'est l'absence de circulation ferroviaire depuis 2001, qui, le long de ce que l'on appelle maintenant le corridor Arbutus, long de 11 kilomètres, a donné naissance à de nombreux jardins communautaires. La nature « humaine » a horreur du vide, c'est bien connu. Mais voilà que le CP, fort de ses droits de propriétaire, et avec la délicatesse d'une locomotive, avise ces jardiniers qu'ils doivent abandonner leurs plants de tomates. En toute honnêteté, il faut rappeler que le premier avis a bel et bien été donné en mai, avant que les semences aient été plantées. Mais la délicatesse, ou même la sensibilité des cheminots est telle, qu'à quelques semaines de la récolte, les bulldozers entrent en action. Tous reconnaissent que le CP est propriétaire de ces espaces et qu'il a le droit d'en faire ce qu'il veut, sans pouvoir les développer en projet commercial, industriel ou résidentiel. Le CP prétend vouloir remettre ses rails en état de répondre aux normes fédérales pour le transport ferroviaire. Mais pour transporter quoi et vers où ? Rappelons que ce chemin de fer qui commence à False Creek traverse Kitsilano, Kerrisdale et Vancouver South, pour arriver au fleuve Fraser. La Cour suprême du Canada a déjà statué que la ville de Vancouver avait le droit d'en modifier le zonage pour en faire un corridor vert, ce qu'elle a déjà fait. C'est ce qui explique la naissance de tous ces jardins, de pistes cyclables et de sentiers pédestres, sillonnant parfois certains des quartiers les plus bourgeois de la ville. Vancouver a bien offert 20 millions de dollars pour acheter le corridor mais le CP en veut 100… Ce qui fait que la carotte ou la tomate de jardin urbain pourrait coûter cher aux contribuables qui n'auront aucune chance d'y goûter. Reste donc la coïncidence que cette campagne de pression s'entame à quelques mois des élections municipales de la mi-novembre. Le maire Robertson a offert 20 millions de dollars au CP et son opposant du NPA, Kirk Lapointe le critique pour ne pas avoir su en arriver à une solution négociée… Faut-il comprendre qu'il offrirait plus de 20 millions s'il est élu ?

En attendant, jardiniers, dégagez !

Photo par Neal Jennings

Un jardin urbain sur Arbutus voué à la disparition.

Office national de l'énergie
National Energy Board
Canada

Avis public

Projet de canalisation principale Merrick : renseignements sur le processus de réglementation de l'Office national de l'énergie et l'aide financière aux participants

Le 4 juin 2014, Nova Gas Transmission Limited (NGTL) a déposé une description de projet auprès de l'Office national de l'énergie concernant le projet de canalisation principale Merrick qu'elle envisage. Ce projet consiste à prolonger le réseau actuel de NGTL pour permettre un raccordement plus étroit des sources d'approvisionnement en gaz naturel dans le bassin sédimentaire de l'Ouest canadien aux marchés de la Colombie-Britannique, à ceux des États du nord-ouest sur le Pacifique et aux marchés d'exportation émergents de gaz naturel liquéfié, en passant par le carrefour d'échanges gaziers NOVA.

Les personnes désirant participer à une séance d'information pour se renseigner sur le processus d'audience de l'Office, la façon d'y prendre part et l'aide financière aux participants (voir plus loin) peuvent appeler au numéro 1 800 899 1265 ou envoyer un courriel à l'adresse MerrickMainlineProject.ProcessHelp@neb-one.gc.ca.

Pour recevoir de l'information sur le projet de canalisation principale Merrick, il suffit de se rendre sur le site Web de l'Office à l'adresse www.neb-one.gc.ca et de remplir le formulaire d'inscription sur la page du projet de canalisation principale Merrick de NOVA GAS Transmission Ltd.

Aide financière aux participants

Dans le cadre de son Programme d'aide financière aux participants, l'Office met des fonds à la disposition des propriétaires fonciers, groupes autochtones, organismes non industriels sans but lucratif constitués en société et autres personnes intéressées pour les aider à participer au processus de réglementation relatif au projet de NGTL.

L'aide financière aux participants vise à aider les personnes intéressées à étudier le projet et à formuler des commentaires sur celui ci. Il est recommandé de passer les renseignements se rapportant au projet proposé en revue avant de présenter une demande d'aide financière. **Pour obtenir des fonds, il faut s'inscrire et être accepté comme intervenant au processus de réglementation de l'Office concernant le projet.** L'aide financière doit servir à se préparer et à prendre part au processus d'audience, qui fera l'objet d'une annonce publique par l'Office à une date ultérieure.

Un comité d'examen indépendant du processus réglementaire étudiera toutes les demandes reçues et fera des recommandations quant aux sommes à allouer.

Les demandes d'aide financière doivent être présentées le plus tôt possible. Une telle aide n'est accordée que pour les activités se rattachant à l'audience réalisées après l'approbation de la demande. Veuillez consulter le *Guide sur le Programme d'aide financière aux participants* pour savoir quand et comment faire une demande, et quelles sont les dépenses autorisées.

Le *Guide sur le Programme d'aide financière aux participants*, le *formulaire de demande d'aide financière et l'entente de contribution* se trouvent dans le site Web de l'Office (www.neb-one.gc.ca/pfp), sous Registres publics / demandes anticipées.

Pour un complément d'information, veuillez communiquer avec le coordonnateur du Programme d'aide financière aux participants
Tél. : 1-800-899-1265
Courriel : PFP.PAFP@neb-one.gc.ca

CINÉMENTAL

Lancement de la Compétition Courts Métrages à Cinémental Manitoba 2014

L'équipe de Cinémental Manitoba lance sa 23e édition sous le thème ***Branchez-vous à la planète Cinémental*** et invite tous les cinéastes francophones et/ou francophiles du Canada à participer à la Compétition Courts Métrages. Cette compétition aura lieu à Winnipeg le dimanche 19 octobre à 19 h au Centre culturel franco-manitobain (CCFM).

Cette année, nous avons deux catégories dans lesquelles vous pouvez inscrire votre film : **amateur** et **professionnel**. Les soumissions doivent être rentrées par le 11 septembre 2014.

Vous trouverez ci-joint les règlements et les formulaires de la Compétition Courts Métrages. Vous pouvez également consulter notre site web et vous trouverez en ligne tous les critères, les règlements et les formulaires de tous nos activités : www.cinemental.com

Nous vous encourageons en grand nombre de soumettre vos films à la compétition Courts Métrages de Cinémental Manitoba.

Branchez-vous à la planète Cinémental et au plaisir de voir vos films au grand écran!"

Béatrice Gaudet
Coordonnatrice, Compétition Courts Métrages 2014
Cinémental Manitoba
204-489-4479

233-ALLÔ
CCFM
RADIO TÉLÉVISION INTERNET

Festival de films francophones au Manitoba
Manitoba's Festival of French Language Films

GUILLAUME DEBAENE
Chef de rubrique

PIERRE VERRIÈRE

Espace francophone

Brève francophone

TV5 Unis : une nouvelle chaîne télé pour la francophonie canadienne

C'est ce lundi 25 août que s'est tenu à la Maison de la francophonie de Vancouver le lancement d'Unis, une nouvelle chaîne télé à destination des francophones et francophiles de partout au Canada. A partir du 1er septembre, Unis fera partie du service de télévision de base et proposera une programmation variée composée de séries dramatiques, de documentaires, de magazines, de jeux, de variétés et d'émissions pour la jeunesse. « Pour cette première année, nous avons investi 7 millions de dollars dans 220 heures de productions originales réalisées en collaboration avec des producteurs francophones indépendants des différentes provinces », précise Suzanne Gouin, présidente-directrice générale de TV5 Québec Canada, maison mère de la chaîne. Dès la mise en service, plus d'une douzaine d'émissions seront ainsi disponibles.

Unis a pour mission de faire découvrir la diversité de la francophonie canadienne à travers des contenus généralistes provenant de toutes les régions du Canada. Comme en témoigne sa page Facebook, la nouvelle chaîne ambitionne de « devenir le lieu de ralliement de tous les francophones canadiens, un havre télévisuel où ils pourront exprimer leurs aspirations, étaler leur créativité, échanger entre eux et s'abreuver à la francophonie internationale. » Un positionnement qui pour Suzanne Gouin diffère de celui d'une chaîne historique telle qu'Ici Radio-Canada dont les mandats recouvrent des objectifs différents : « En tant

Voir "TV5 Unis" en page 9

Le collège Éducacentre pour développer sa carrière professionnelle

par GUILLAUME DEBAENE

Alors que de nombreux établissements scolaires se préparent pour la rentrée des classes, le collège francophone Éducacentre n'a quant à lui pas fermé ses portes cet été, ses programmes étant disponibles toute l'année. Au départ centrée sur des services d'alphabétisation et d'aide à l'emploi, l'institution ouverte en 1992 met à disposition depuis plusieurs années de nombreux services et ressources essentiellement tournés vers les jeunes adultes souhaitant parfaire leurs connaissances et développer leurs compétences dans des domaines variés. Un accès personnalisé qui fonctionne puisque grâce à ses établissements basés à Vancouver, à Victoria, à Prince George et à son campus en ligne, le collège attire pas moins de 1 500 étudiants francophones et francophiles. Des étudiants aux profils différents comme le confie à *La Source* Yvon Laberge, directeur général de l'établissement depuis quatre ans.

La Source : *Quel est le profil de vos étudiants ?*

Yvon Laberge : Cela varie de 15 à 70 ans même si la moyenne se situe aux alentours de 35 ans. 60% d'entre eux ne sont pas nés au Canada et cette proportion ne cesse d'augmenter.

L.S. : *Quels sont leurs attentes ?*

Y.L. : Nous ciblons en priorité les adultes qui souhaitent obtenir un emploi ou trouver un travail mieux payé et plus intéressant. Nous avons par exemple beaucoup de personnes nées à l'étranger et titulaires de diplômes universitaires qui ne sont pas reconnus sur le marché canadien et qui cherchent à pouvoir travailler dans leur domaine d'études, ce que nos programmes facilitent.

L.S. : *Quels sont les programmes que vous proposez aux apprenants ?*

Y.L. : Nous proposons des programmes collégiaux d'une durée moyenne de deux ans et qui donnent accès à un diplôme ou à un certificat reconnu dans le monde du travail. Nous avons également un volet d'accès sur la formation continue avec des sessions plus courtes qui débouchent souvent sur une attestation ou un certificat. Nous couvrons des domaines d'éducation variés adaptés au marché de l'emploi. A titre d'exemple, nos programmes de préposés aux soins de santé ou encore d'éducation à la petite enfance sont parmi les plus populaires.

L.S. : *Ces programmes sont-ils facilement accessibles ?*

Y.L. : Au niveau technique, tous nos programmes sont accessibles à distance grâce à notre campus en ligne, puisque beaucoup de nos étudiants ont déjà un travail ou d'autres activités. Ils choisissent donc souvent de suivre la formation à temps partiel. D'un point de vue financier, nous proposons quelques bourses, mais il s'agit de petits montants. Le suivi d'un programme coûte souvent moins cher que des études dans une grande université et tourne autour de 4 700 $ selon les cas.

L.S. : *Il y a maintenant plusieurs années que vous travaillez à l'obtention de l'accréditation en tant que structure éducative reconnue par le ministère de l'éducation provinciale. Quels sont les derniers développements ?*

Y.L. : Nous y travaillons toujours et nous devrions obtenir des nouvelles d'ici dix mois. Il s'agit d'un processus assez long et complexe. La conjoncture économique et politique actuelle ne semble pas favorable à l'obtention d'une accréditation publique à court terme. C'est pourquoi nous souhaitons tout d'abord obtenir une accréditation de la part de la province en tant qu'institution privée délivrant des diplômes et des certificats.

Photo du collège Éducacentre

Yvon Laberge, directeur général du collège Éducacentre.

L.S. : *Hormis les programmes collégiaux et la formation continue, vous disposez également de services pour nouveaux arrivants dont certains avaient dû cesser en 2012. Qu'en est-il actuellement ?*

Y.L. : Nous mettons en effet à disposition des nouveaux arrivants des ateliers visant à appréhender le marché de l'emploi canadien, notamment pour ceux comme les pévétistes qui n'ont aucune expérience professionnelle dans le pays. Nous avions dû cesser ces ateliers gratuits en 2012 à cause de coupures budgétaires provinciales mais nous avons depuis repris car nous pensons qu'il s'agit de services nécessaires pour l'intégration professionnelle des nouveaux arrivants. Ce sont des ateliers d'une semaine dispensés en anglais qui ne coûtent que 100 $, ce qui représente un tarif facilement accessible.

Par ailleurs, nous mettons aussi à disposition les services d'une conseillère à l'emploi qui est présente à Burnaby et à notre bureau de Vancouver

L.S. : *Au point de vue financier, quelle est la situation ?*

Y.L. : Nous avons un budget stable de l'ordre de 2 700 000 $. Nous avons même réussi à augmenter récemment nos activités génératrices de revenus. Pour le reste, nous fonctionnons grâce à des subventions provinciales et fédérales et grâce à l'apport de nos partenariats passés avec une soixantaine d'entreprises.

L.S. : *Quels sont les objectifs pour les mois à venir ?*

Y.L. : Nous souhaitons continuer à augmenter nos inscriptions en études collégiales et en formation continue et proposer encore davantage de contenus. Un nouveau programme dans le domaine de la santé devrait d'ailleurs voir le jour d'ici quelques mois. Nous souhaitons aussi attirer des étudiants en provenance de l'étranger.

Collège Éducacentre
Adresse : 896 W 8th Ave, Vancouver
Pour plus d'informations :
www.educacentre.com
(604) 708-5100

Les acteurs de la francophonie

La Seizième atteint l'âge de la maturité

par PIERRE VERRIÈRE

La rubrique *Espace francophone* s'intéresse aux acteurs de la francophonie en Colombie-Britannique. Cette semaine nous nous intéressons au Théâtre La Seizième, qui fête cette année son quarantième anniversaire. La seule et unique troupe professionnelle francophone de Colombie-Britannique atteint l'âge de la maturité et joue plus que jamais son rôle au sein de la communauté.

« Arrivé à quarante ans, c'est le moment de s'arrêter et prendre la mesure du chemin parcouru depuis les débuts », estime Esther Duquette, directrice des communications et adjointe à la direction artistique et générale, avant d'énumérer les rendez-vous qui attendent la troupe pour l'année qui vient. Elle ajoute : « Et aujourd'hui, la compagnie ne s'est jamais aussi bien portée ».

Quarante ans après sa fondation, en 1974, la compagnie a atteint des horizons nouveaux, notamment à travers ses spectacles programmés ou co-diffusés tels le Projet Anderson (2007) et le Dragon bleu (2009) de Robert Lepage qui lui ont assuré un rayonnement international.

L'arrivée de Craig Holzschuh au poste de directeur artistique a vu la création d'un programme de développement dramaturgique pour aider les auteurs britanno-colombiens. L'initiative a fait de la compagnie un centre de formation pour les futurs dramaturges dans l'Ouest canadien.

« Nous avons atteint l'âge de la maturité, on sent beaucoup d'énergie en ce moment », analyse Esther Duquette, qui se félicite du soutien de la communauté. « Le fait d'être la seule troupe de théâtre professionnelle est un avantage, les gens s'approprient la compagnie et nous avons un contact privilégié avec le public. »

En 40 ans, le Théâtre La Seizième est devenu un centre incontournable de dramaturgie, de création et de diffusion en théâtre au Canada français et espère renforcer ce rôle. La compagnie compte pour cela sur ses nombreuses collaborations avec des francophones dans les autres provinces, que ce soit en Alberta, au Manitoba, en Ontario ou au Québec.

« Cela nous permet de garder un lien fort avec la francophonie », explique Esther Duquette.

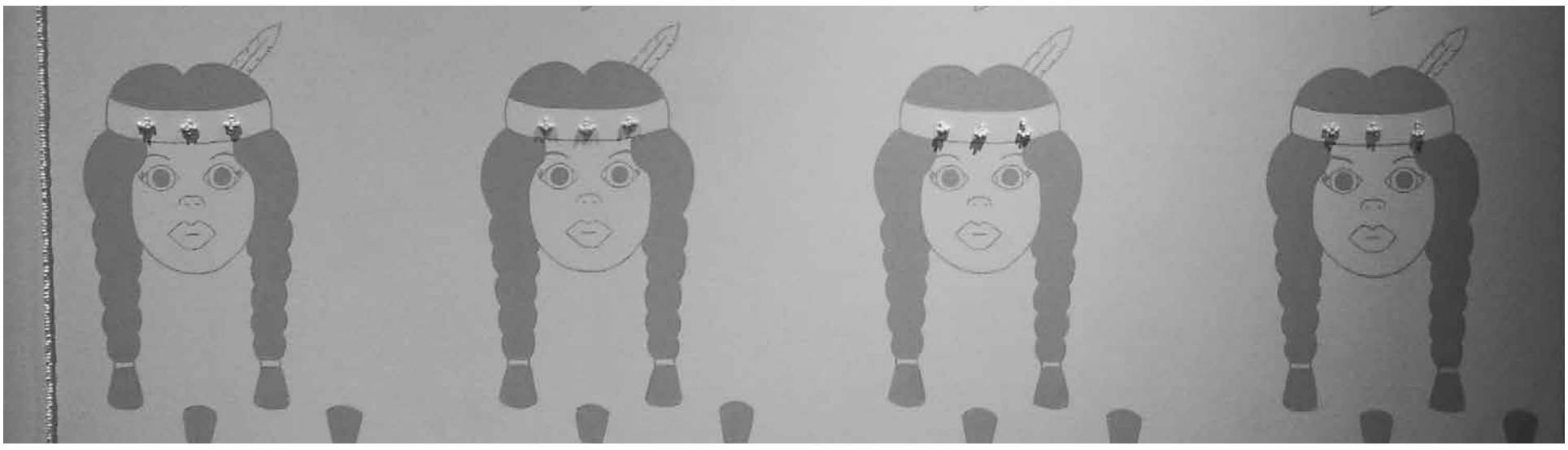
Au fil des ans, la compagnie a accumulé les récompenses et les nominations aux prestigieux *Jessie Richardson Theater Awards,* qui soulignent le travail artistique du milieu théâtral de Vancouver.

En juin dernier, quatre comédiens du théâtre La Seizième ont été distingués en lien avec la production Extra-Céleste et leur performance exceptionnelle.

Depuis 2000, le Théâtre la Seizième a ainsi récolté 24 prix et 47 nominations aux prix Jessie Richardson.

« Quarante ans est un âge terrible, disait le poète et essayiste français, Charles Péguy. Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes. »

Arrivé à cet âge fatidique, le constat n'est pas si terrible pour le Théâtre La Seizième. Au contraire, quatre décennies après sa création, la compagnie peut être fière de ce qu'elle est devenue.



Jeunes, urbains et autochtones : des voix artistiques emplies d'espaces

par TANOUJA NARRAIDOO

Vingt-huit artistes autochtones de 15 à 25 ans du Canada, des États-Unis, de la Norvège et de la Nouvelle-Zélande exposent jusqu'au 4 janvier prochain à la Galerie O'Brian du Musée d'anthropologie de UBC. Intitulée *Claiming Space : Voices of Urban Aboriginal Youth*, l'exposition décrypte en cinq facettes les points saillants de l'histoire des autochtones. Elle jette un coup de projecteur sur la motivation de ces jeunes artistes à affirmer leurs identités, aussi bien qu'à refermer le fossé entre les espaces urbains et les territoires ancestraux.

En franchissant les portes du musée, on est frappé par la force que dégagent les objets exposés. Au fond de la salle, la musique brise le silence et transporte l'imagination, loin, très loin, dans les terres autochtones. C'est presque un cri qui revendique la justice. Si les œuvres exposées survolent la richesse du territoire, elles révèlent aussi des visages ridés, usés par les oppressions politiques et sociales. Cody Lecoy, jeune artiste de 25 ans, dépeint son parcours et revient aux racines, aux origines. C'est la source où il a puisé ses inspirations. Ses toiles reflètent un soupçon d'activisme. Il milite pour la préservation de l'environnement. Les cours d'eau et les sables bitumineux sont des sujets qui le touchent au cœur. Ses œuvres sont des plaidoyers envers les promoteurs et les superpuissances du pétrole afin d'éviter une surexploitation des ressources de la nature. Cody lance : « L'exposition est un tremplin pour évoquer les histoires des autochtones et restituer leurs identités. L'art est mon point d'ancrage. La motivation de tout artiste est de faire entendre sa voix. Cela requiert de la force. La peinture renferme les messages que l'on veut transmettre, et chaque coup de pinceau renforce la communication. »

Retour dans le passé pour consolider le présent

En effet, dès son installation à Vancouver, Cody ressent une étrange sensation de connexion avec Penticton, la terre de ses ancêtres. Son cœur frémit. La ville regorge de lumières et pétille d'activités. Il se laisse envoler mentalement vers la terre ancestrale qui contient tant de valeurs spirituelles et d'enseignements. Il poursuit : « Mon travail n'est qu'un legs culturel. Il est bâti sur des assises de mon enfance et englobe la richesse du territoire urbain, propice à une évolution en profondeur ».

L'originalité des œuvres est flagrante. Les matières organiques sont privilégiées car elles sont en accord avec le concept. L'artiste recherche avant tout la voix de la sagesse et la transpose dans son œuvre selon sa propre perspective. L'approche holistique est favorisée. L'intuition se décline sous forme d'inspiration, d'autant plus que le périmètre urbain renferme une abondance de ressources et de richesses.

> « L'exposition est un tremplin pour évoquer les histoires des autochtones et restituer leurs identités.
>
> *Cody Lecoy, jeune artiste autochtone*

Le cèdre qui cède à tout usage…

Au beau milieu de la salle, le regard est accroché par une robe de laine tissée sur un métier artisanal, agrémentée de tresses d'écorce de cèdre. C'est la *Coast Salish Potlatch Dress,* œuvre de Danielle Morisette, qui porte le sceau de l'identité féminine. Raffinée et élégante, elle pourrait rivaliser avec les créations des plus grands couturiers. Danielle Morisette se confie : « Évoluer en milieu urbain est important. J'ai eu de la chance que mes œuvres soient primées et exposées à l'aéroport de Vancouver. J'ai été titulaire d'une bourse (2012), ce qui m'a valu de réaliser les œuvres qui figurent à l'exposition. »

Originaire de la tribu de la Réserve du Suquamish, dans l'état de Washington, elle fut introduite très tôt au tissage. La transition vers la Réserve du Squamish au Nord de Vancouver lui a été bénéfique.

Danielle Morisette revendique l'originalité. Elle puise son inspiration dans les costumes traditionnels. Au lieu d'en faire des répliques, elle reconstruit dans une dimension encore plus grande pour apposer son propre cachet. Elle lance : « En tant que tisserande, il est important de perpétuer la tradition des ancêtres. Le tissage Squamish a été ravivé depuis les quarante dernières années. Il est important de préserver cet héritage pour les prochaines générations. L'adaptabilité a été l'une des qualités inhérentes de mes ancêtres. Si les outils n'ont pas évolué, j'improvise sur le matériel. Je me plais à penser que c'est ce qu'auraient fait mes ancêtres en exploitant ce qui était à portée de la main. »

Pamela Brown, commissaire de l'exposition, affirme que 80 % des artistes retenus lors du processus de sélection sont des femmes. Ainsi, la violence contre les femmes autochtones est montrée du doigt. Les pensionnats autochtones ont laissé des stigmates et occasionné des stéréotypes. Les poèmes de Deanna Bittern, poétesse talentueuse encore à la fleur de l'âge, en témoignent. Ils dénudent l'âme et donnent le sentiment d'avoir été écrits avec le sang des artères du cœur. « Ces jeunes n'ont pas d'agenda caché, confie Pamela Brown. S'ils ont une visée politique, c'est pour transgresser les injustices et que leur voix porte encore plus loin. L'art permet de se libérer ! », conclut-elle.

▲ *Oeuvres originales présentées dans le cadre de l'exposition* Claiming Space: Voices of Urban Aboriginal Youth.

WORLD KIDS BOOKS

Livres français pour enfants

International Village Mall

88 West Pender St

Vancouver, BC

WWW.WORLDKIDSBOOKS.COM

10% de reduction WORLD KIDS BOOKS

30 ans de Vancouver Fringe Festival… et des plumes d'oie !

par EMMANUEL ST JUSTE

Le *Fringe*, qui se tient du 4 au 14 septembre, souffle 30 bougies de « théâtre pour tous ». Lancé en 1984 sous le nom de *First Vancouver Space Society*, ce festival annuel n'a pas failli à sa vocation initiale : donner scène à toutes les formes d'expression théâtrale, des dramaturges en herbe aux créateurs de théâtre expérimental, souvent en manque d'espace.

À l'origine, le *Fringe* s'inspire d'un concept innovateur lancé à Edmonton : faciliter la présentation d'œuvres originales en apportant un soutien à la production et la promesse d'un public avide de découvertes scéniques. Selon Debby Reis, directrice des relations publiques du festival, le mot-clé est la découverte. « Chaque spectateur accepte cette idée du risque, entrant dans chaque spectacle comme dans un lieu et un univers inconnus. C'est une sorte de voyage initiatique dont il ignore l'issue… »

Si le *Fringe* propose une programmation tous azimuts, qui peut aller du meilleur au pire (souffle-t-on parfois), des grands noms de la scène théâtrale de Vancouver y ont fait leurs premières armes. Certains y reviennent d'ailleurs cette année, comme T.J. Bawe, dramaturge et raconteur d'histoires, dont le scénario *The F World* a récemment été acquis pour un long-métrage, Jay Brazeau de la *Angry Actors Coop* ou encore Suzanne Mc Fallen, actrice bien connue des amateurs du *Arts Club Theatre* de Granville Island. Preuve de réussite : le public du festival a doublé au cours des cinq dernières années, pour atteindre aujourd'hui quelque 32 000 spectacteurs !

Côté scène, cette année marque aussi le retour de représentations théâtrales qui mettent en parallèle des pièces écrites et établies avec des œuvres improvisées ou inédites. Le spectacle *Goosefeather* porte ainsi les couleurs de l'utopie théâtrale au cœur de ce festival marginal, mais de plus en plus populaire.

Il était une fois… une histoire de famille

One woman show proposé par la conteuse vancouvéroise Naomi Steinberg, *Goosefeather* plonge le spectateur dans l'histoire familiale de son auteure, et revisite un volet de la grande histoire dont on ressent encore les remous quelque 70 ans plus tard.

Tout commence avec cette « montée » dans le sud de la France, il y a trois ans, pour rencontrer son grand-père, Aimé Pommier. Ce voyage est un retour aux sources. Il doit permettre d'éclaircir certains mystères enfouis de leur histoire commune. Issue d'une famille à la fois juive d'Europe de l'Est et française, Naomi a des questions en tête : pourquoi Aimé a-t-il sauvé sa grand-mère juive de la déportation pendant l'occupation nazie ? Était-ce une histoire d'amour ou un acte de raison ? Et puis, paradoxalement, comment l'eau courante est-elle finalement parvenue au petit village de Roussillon, et quelle fut la part des plumes d'oie ?

Patriache taciturne, symbole de connaissance et de stabilité, Aimé ne répondra jamais tout à fait à ces questions. « C'est elle qui m'a séduit », dira-t-il simplement. Mais sa passion pour les règles rigides des équations métriques et pour la cartographie serviront d'inspiration à Naomi pour *Goosefeather*, qui en fera une métaphore liée aux histoires de commères du village.

À la mesure de l'espace et du temps

Comment quantifier le temps et l'espace, en faire une « mesure » de ce que nous sommes et de ce que nous « valons » ? C'est quoi, être à la hauteur de soi, et comment évaluer tout ça en utilisant un système métrique ? Pour Naomi Steinberg, il s'agit surtout d'une recherche de vérité qui nous est commune à tous. Portant pour tout costume un corset créé à partir de cravates héritées de son grand-père, elle livre dans son spectacle une espèce de carte de route qui invite à la curiosité et au voyage, telle un géographe se servant d'outils scientifiques pour explorer une condition humaine nébuleuse et complexe.

Nous vivons semble-t-il à l'âge de l'Anthropocène, où pour la première fois l'homme affecte de façon irréversible la topographie de notre planète. Le développement urbain et le pouvoir économique sont devenus le graal, avec pour effet ricochet la perte des valeurs ancestrales et de la tradition orale.

Naomi nous invite à revenir sur nos pas : « Le conte traditionnel est un genre plutôt méconnu de nos jours. Avec *Goosefeather*, j'ai l'occasion d'explorer et d'approfondir, via le verbe et le mouvement inspiré du langage gestuel du clown, sans les artifices, ce qui est d'après moi la magie du conte. La parole est un outil de communication avec mon auditoire. Au moyen de détails souvent sensuels, je fais appel à l'être humain dans sa totalité, pour réveiller l'imagination et explorer un domaine où les émotions du spectateur laissent libre cours à l'instinct primaire, dans un contexte à la fois familier et inquiétant. » Cette incitation à la provocation et à l'action de pensée politique et artistique n'est pourtant guère morose, car le texte allie allégrement la légèreté et la fantaisie.

Somme toute, *Goosefeather* est un tour de force de 60 minutes un brin saugrenu, livré par une conteuse d'aujourd'hui, qui vaut certainement bien le détour ! « Rien dans les poches, tout dans la tête », disait si bien Léo Ferré… ou était-ce Arthur Rimbaud ?

À surveiller également, d'après Debby Reis, dans ce festival fourmillant de découvertes : dans la section « Ombres chinoises », *Aiden Flynn lost his brother and found another*, mais aussi *Caws and effect*, qui touche divers sujets allant du vêtement à la survie, et *Paleoncology*, sur le thème du deuil, avec ses marionnettes de dinosaures.

Photo par Diane Smithers

Naomi Steinberg dans Goosefeather.

www.vancouverfringe.com

Goosefeather, de Naomi Steinberg
10 représentations
(voir site pour dates)
The Toast Collective
648, rue Kingsway
(entre Fraser et la 16e)

Suite "TV5 Unis" de la page 7

que chaine spécialisée, nous nous intéressons uniquement à la francophonie canadienne tout en restant une chaîne généraliste. Nous n'aurons par exemple pas de bulletins d'actualités ou de programmes liés aux sports professionnels. » Un besoin qui se faisait visiblement sentir puisque depuis les années 90, le Conseil de la Radiodiffusion et des Télécommunications canadiennes (CRTC) ayant régulièrement noté « un déficit important » de la présence francophone et acadienne hors Québec dans ses différents rapports. Un manque que cette nouvelle chaîne devrait aider à combler.

Pour plus d'informations : www.unis.ca

GUILLAUME DEBAENE

PASCAL GUILLON

Carte postale

Photo par Pascal Guillon

L'Europe sans voiture

Sans voiture, ce n'est pas possible ». On m'a souvent dit ça quand je me renseignais à propos de visiter le nord de l'Écosse, la Bretagne, la Dordogne, la Corse, le sud de l'Espagne et bien d'autres régions. Ces affirmations venaient toujours de gens qui se déplacent partout en voiture. En fait, c'est complètement faux. Il est tout à fait possible d'aller n'importe où en Europe sans voiture.

Heureusement pour moi, car ça fait des années que j'ai délaissé le volant. J'ai cessé de posséder une voiture quand j'en suis venu à la conclusion que la bagnole était plus souvent une source de problèmes que de plaisir. Je me suis longtemps contenté de louer une voiture de temps à autre. Puis, excédé par les mille et une petites arnaques des compagnies de location de voitures, j'en suis venu à ne plus conduire du tout. Je ne dis pas que je ne louerais plus jamais de voiture, car en Amérique du Nord il existe des régions rurales où les transports en commun ont complètement cessé d'exister. Heureusement ce n'est pas encore le cas en Europe.

Ce n'est pas la peine de s'attarder sur le cas des déplacements en milieux urbains. Là, tout le monde est d'accord pour dire qu'une voiture est plus un inconvénient qu'un avantage. Même chose pour ce qui est du déplacement d'une grande ville à une autre. Le train est presque toujours plus rapide, plus confortable et souvent moins cher même si les fameux « Eurail passes » qui ont longtemps fait le bonheur des visiteurs non européens ne sont plus aussi simples et économiques que par le passé.

Pour ce qui est de visiter les régions rurales, c'est plus compliqué, mais ça demeure possible sans voiture. Il faut s'organiser différemment. En Grande-Bretagne, par exemple, les trains sont chers mais les cars (autobus hors des villes) sont très bon marché. Sans compter les réductions importantes souvent offertes aux plus de soixante ans. J'ai ainsi sillonné l'Écosse avec en prime l'occasion de discuter avec d'autres passagers locaux ce qui ne risque pas d'arriver quand on fait le même voyage enfermé dans une voiture de location.

En France, les autorités locales subventionnent les transports en commun au point que dans certaines régions, on peut aller n'importe où dans le même département pour un euro. C'est pour cette somme dérisoire que j'ai pu me rendre de Nice jusqu'à la frontière italienne par la jolie route du bord de mer. Cela n'empêche pas les Français de rouspéter et certains m'ont dit, à propos de ce service régional d'autocar : « Il ne faut pas être pressé ! Ça s'arrête tous les 500 mètres ! Ils ne sont pas toujours à l'heure ». Ça tombe bien, je ne suis pas pressé.

Dans certaines régions rurales, il est vrai que les autocars ne sont pas fréquents. Il faut faire bien attention aux horaires, et, parfois, il faut rester trois heures dans un village où une seule heure aurait été amplement suffisante. Ça veut dire moins de temps sur la route et plus de temps au bistro. Ce n'est pas toujours désagréable. De plus, avec tout l'argent économisé en me déplaçant dans des bus bon marché, je peux à l'occasion prendre un taxi pour me rendre à la gare de chemin de fer située à 20 ou 30 kilomètres de là. Il m'est arrivé aussi de me mettre à l'arrêt d'autobus et de faire de l'autostop. Les automobilistes du coin savent que les bus ne sont pas fréquents, et, si vous n'avez pas la tête d'un tueur en série, vous emmènent volontiers jusqu'à la prochaine ville.

Bref, voyager en voiture reste un choix tout à fait valable mais ce n'est aucunement une nécessité. Les transports publics, plus les taxis, la location de vélos et la marche à pied, permettent d'aller partout en Europe sans louer une voiture. Les acharnés de la bagnole feront valoir qu'ils sont plus libres d'aller où ils veulent, quand ils veulent. Ils n'ont pas tort, mais d'un autre côté, dans un train ou un bus je suis libre de piquer un petit somme ou de lire si le paysage est monotone. Je me sens également libre de goûter au bon petit vin du coin sans craindre de me retrouver au bord de la route à souffler dans un ballon offert gracieusement par le policier de service.

Photo par Pascal Guillon

Ça bouchonne sur la route des vacances.

Espace livre

EMILIE PRUNIER

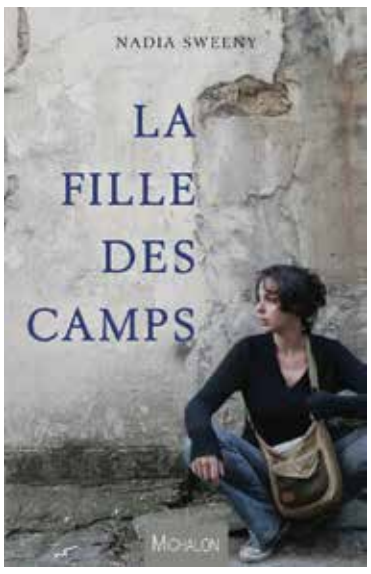
Une quête identitaire en territoire palestinien qui vire au cauchemar

Née d'une mère juive et d'un père musulman marocain qu'elle n'a jamais connu, Nadia Sweeny, jeune journaliste de 24 ans, se cherche. Pour combler son vide identitaire, elle décide de partir en quête de ses origines dans les territoires palestiniens. Là, elle rencontre Amjad, un jeune réfugié qu'elle va épouser, à l'insu de sa famille en France. Très vite, elle va découvrir la réalité de la vie dans les camps palestiniens, bien loin du confort occidental et des traditions françaises. Un témoignage poignant d'une jeune femme prise dans les paradoxes de la société palestinienne et qui va connaître une véritable cauchemar éveillé.

« Je suis partie avec la naïveté, la curiosité et la spontanéité d'une adolescente et je suis revenue avec la lucidité parfois douloureuse d'une adulte. » Tel est le bilan dressé par Nadia Sweeny à l'issue de son expérience palestinienne en tant que « réfugiée identitaire », véritable « guerre contre elle-même » dont elle est revenue « fatiguée et transformée ».

> « Je suis partie avec la naïveté, la curiosité et la spontanéité d'une adolescente et je suis revenue avec la lucidité parfois douloureuse d'une adulte.
>
> *Nadia Sweeny, auteure de* La fille des camps

A l'exaltation des premiers moments – la défense de la cause palestinienne dans le conflit avec Israël, le mariage avec Amjad – succède la prise de conscience des dures lois de la réalité : les bombardements et la mort omniprésente dans les camps de réfugiés, les incursions de l'armée israélienne, et surtout le poids des traditions, qui s'avèrent parfois bien plus oppressantes que l'occupation israélienne. Ces traditions, Nadia les connaît bien en théorie, mais elle se rend rapidement compte de la difficulté de les mettre en pratique pour une occidentale peu habituée à se soumettre aux quatre volontés des hommes autour d'elle. Cependant elle tient bon et, tout en adoptant le rôle de l'épouse soumise, commence à écrire des articles sur le conflit israélo-palestinien pour un journal, ce qui lui permet d'échapper quelque peu à l'emprise de son mari. Entre Ramallah et Naplouse, la jeune femme devient « la fille des camps » et parvient à se fondre dans la société palestinienne au point de devenir l'une des leurs. Jusqu'au jour où Amjad, de plus en plus possessif, la bat, lui provoquant une commotion cérébrale nécessitant une opération d'urgence dans un hôpital à Israël. Commence alors une véritable descente aux enfers pour Nadia, qui se trouvera obligée de fuir la société où elle pensait trouver les réponses à ses questions.



Présenté sous forme de journal, dans un style clair et efficace, *La fille des camps* nous fait découvrir au jour le jour la vie de Nadia en Palestine. Ce qui frappe d'emblée, c'est sa rage de vivre, qui la pousse à venir s'installer dans ce territoire de conflit permanent, où la vie ne tient justement qu'à un fil, ce qui lui en fait apprécier d'autant plus la valeur. De même, son obstination à se fondre dans sa société d'accueil, malgré la barrière de la langue et surtout de la culture, aux antipodes de la société française où elle a grandi, est bouleversante. C'est un véritable témoignage « de l'intérieur », qui nous est offert et qui nous permet d'appréhender le Moyen-Orient sous un angle différent du discours des médias, plus « anthropologique », qui met en valeur les habitants, leur quotidien et leur façon de penser. On y découvre alors les paradoxes de la société palestinienne, entre résistance et survie, envie de modernité et attachement aux traditions, conflit avec Israël et crimes d'honneur au sein-même des familles, espoir et résignation. Le contraste avec nos sociétés occidentales n'en est que plus saisissant.

Entrecoupant le récit personnel de Nadia, se trouvent des articles qu'elle a elle-même écrits en tant que journaliste couvrant le conflit israélo-palestinien, qui permettent d'en mieux comprendre les tenants et les aboutissants. L'objectivité rejoint alors la subjectivité pour offrir un récit bien équilibré, entre faits vus et faits vécus, qui ne laisse pas insensible.

En bref, c'est un livre qui vaut le détour de par l'incursion unique et forte qu'il offre dans la société palestinienne mais aussi de par la réflexion qu'il suscite sur le dialogue et la cohabitation entre les cultures.

MONNAIE ROYALE CANADIENNE ROYAL CANADIAN MINT

UN SOUVENIR CANADIEN TOUT À FAIT INOUBLIABLE

Lors de votre séjour à Vancouver, rendez-vous à la boutique de la **Monnaie royale canadienne**. Vous y trouverez des pièces de monnaie magnifiquement ciselées en souvenir de votre visite au Canada.

PIÈCE DE 350 $ EN OR PUR 2014
LE MAJESTUEUX ORIGNAL
L'icône de la nature sauvage du Canada rendu en or pur à 99,999 % et conçu à la perfection.
N° 130564
2 799,95 $ Pas de TPS/TVH!*
Tirage mondial limité à 600 exemplaires

PIÈCE DE 10 $ EN ARGENT FIN 2014
ART DES PREMIÈRES NATIONS : LE SAUMON
Une célébration de l'art autochtone de la côte Ouest du Canada : en argent pur à 99,99 % sur fond d'hologramme.
N° 130561
74,95 $ Pas de TPS/TVH!*
Tirage mondial limité à 10 000 exemplaires

752, RUE GRANVILLE | VANCOUVER
604-681-6772 | 1-800-267-1871 | MONNAIE.CA

TOUS LES PRIX SONT INDIQUÉS EN DOLLARS CANADIENS. *La TVP s'applique s'il y a lieu. Les produits peuvent différer des illustrations et ne sont pas montrés en taille réelle, sauf indication contraire. La Monnaie royale canadienne se réserve le droit d'imposer des limites d'achat sur certains articles. Jusqu'à épuisement des stocks. © 2014 Monnaie royale canadienne – Tous droits réservés.

SDE Société de développement économique Colombie-Britannique

OFFRE D'EMPLOI

La Société de développement économique de la Colombie-Britannique (SDECB) vous propose de rejoindre son équipe à titre de Conseiller (ère) aux entreprises.

Vous trouverez les détails du poste à combler sur notre site Web : **www.sdecb.com**

Partenaire du développement durable

Membre du réseau national de développement économique francophone RDÉE Canada

Visiter La Source en ligne
www.thelasource.com
Twitter: thelasource Facebook : @thelasource

« Dimasalang », pour élargir le mouvement

par JENNY TAN

Lorsque décrite par les mains qui l'ont créée, une jolie peinture devient une œuvre pleine de sens. Les artistes philippins du groupe Dimasalang, qui exposent actuellement à la galerie Moat de la bibliothèque publique de Vancouver, présentent à *La Source* leur art et le sens de famille qui les unit, avec l'envie d'élargir le mouvement au-delà de la communauté philippine.

Ses yeux vous fixent. Ils ne quittent pas les vôtres. Elle n'a pas plus de dix ans, mais son expression suggère des émotions plus complexes que celles d'une si jeune fille. Elle ne sourit pas. À quoi pense-t-elle ? Techniquement, *Strong Willed* par Mina dela Cruz est remarquable – les mèches de cheveux caressées par la brise légère, le détail des plis de sa manche froncés autour de son bras, le rayon de soleil qui touche doucement son visage… La peinture se grave dans mes pensées.

Leo Cunanan Jr., par contraste, affiche un grand sourire en me serrant la main. Au cours de l'entrevue, il devient évident que ce sourire ne quitte pas souvent son visage. Il fait partie du Dimasalang, un groupe d'artistes philippins basé ici, en Colombie-Britannique, qui a pour lien la peinture et le dessin. Le mouvement a monté une exposition de ses nouvelles œuvres intitulée *Dimasalang Expressions*, qui est à l'affiche jusqu'à la fin du mois à la galerie Moat de la bibliothèque publique, au centre- ville de Vancouver. Les techniques des œuvres sont diverses – des dessins au fusain côtoient des peintures à l'huile sur lin et à l'acrylique. De paysages canadiens au Défilé de la fierté gaie en passant par des œuvres abstraites, la diversité des expressions réjouit les visiteurs.

La camaraderie et le transfert de savoirs

Écouter les artistes décrire leur art est une joie. Je commence mon tour guidé avec *Rainy Day*, une vue du quartier Mount Pleasant au coin de Main et de la 13e Avenue. Les phares des voitures attirent mon attention – ils illuminent la grisaille de la pluie. Mais en y regardant de plus près, ce sont les regards de deux femmes âgées qui m'arrêtent. Edgardo Lantin, l'artiste, sourit, puis confie : « Je suis content que cette scène soit là. Ce n'est pas donné… après deux, trois secondes, elle n'y est plus. Saisir ce genre de moment, c'est une chance. »

Strong Willed *par Minadela Cruz.*

Le groupe Dimasalang met un point d'honneur à cultiver le sens de la famille entre ses membres. Les six artistes que j'ai rencontrés m'ont accueilli avec tant de chaleur que j'ai eu l'impression d'être une amie de longue date. La camaraderie est évidente. Tous me parlent de l'art de leurs pairs et m'encouragent à mettre d'autres de l'avant avant eux-mêmes. Edgardo me dit : « Nous nous aidons mutuellement à nous élever, à améliorer nos capacités ». En voyant l'aisance qui règne entre les membres du groupe, on peut bien comprendre ce sentiment. « Particulièrement Sym, ici », ajoute-t-il en faisant un signe de la main à un artiste plus âgé qui nous regarde avec un petit sourire. Sofronio Y. Mendoza, ou Sym, semble le père du groupe. Calme et modeste, il ne cherche pas l'attention, mais les autres se réfèrent souvent à lui. En décrivant son œuvre au fusain intitulée *Melissa*, Leo mentionne que le succès du choix du sujet est attribuable à Sym. Les liens remontent à plus loin : « Sym et mon père sont aussi de bons amis. » Les autres ajoutent : « Sym sait ce qu'il manque et il nous l'indique », dit ainsi Edgardo. « Il n'y a pas beaucoup de groupes qui bénéficient de cette aide, de cette ressource. »

Volonté d'élargir la famille

La communauté philippine de Vancouver compte quelque 80 000 personnes, ce qui en fait la troisième plus grande communauté ethnique. Est-ce que l'héritage philippin influence leur travail ? Une artiste du groupe fait un geste à Sym. « Le *sarimanok* », répond-elle. « Symbole du patrimoine philippin, il apparaît toujours dans ses œuvres.»

Sym Mendoza avec son oeuvre The Flight.

Le sarimanok, ai-je appris plus tard, est une image issue de la mythologie du peuple musulman Iranon, de l'Île Mindanao, aux Philippines. Le sarimanok est souvent dépeint avec un corps similaire à celui d'un coq, mais avec des ailes colorées. Il symbolise la fortune. Sym hoche la tête : « L'essence de ma technique de cubisme est le sarimanok. Voilà la différence entre le cubisme de Picasso et le mien – lui n'avait pas eu le sarimanok. »

Sym me regarde dans les yeux, plein d'espoir et résolu. « On est un groupe philippin qui sert maintenant la communauté philippine. Mon plus grand désir est que le Dimasalang devienne partie prenante de la plus vaste scène artistique canadienne… » Mais comment ce faire ? « Inclure tous les Canadiens – pas seulement ceux d'origine philippine, mais tous les Canadiens. » Un autre membre ajoute avec un sourire : « C'est un défi, mais on compte le surmonter. »

Alors que je suis sur le point de partir, *Trouver le nom* de Rod Pedralba accroche mon regard. Une jolie mannequin philippine s'y assoit devant une scène tirée d'une œuvre espagnole bien connue aux Philippines. À côté de la peinture, une œuvre en hommage à Emily Carr, peinte avec cette technique cubiste propre au groupe. La fusion des patrimoines a commencé et elle est belle.

LE PUBLIPOSTAGE AIDE BUREAU EN GROS[MC] À FAIRE SA MARQUE COMME LE PLUS GRAND FOURNISSEUR D'ARTICLES DE BUREAU DU PAYS.

6 x PLUS de RÉPONSES en jumelant le PUBLIPOSTAGE avec le courriel.

BUREAU EN GROS

Dwayne McMulkin,
Gestionnaire du marketing, Bureau en Gros

« La combinaison d'un publipostage du service Médiaposte avec adresse[MC] avec un courriel a généré un taux de réponse six fois plus important que l'envoi du courriel seul. »

LA SITUATION
Bureau en Gros est le chef de file des fournisseurs d'articles de bureau et de services commerciaux aux petites entreprises et aux travailleurs à domicile du Canada. Maintenir ce premier rang et la fidélité des clients tout en maximisant les revenus est prioritaire.

LA SOLUTION
Avec la collaboration de Postes Canada, Bureau en Gros a mis à l'essai trois stratégies de campagne : l'envoi d'un courriel seul, la livraison d'une circulaire au moyen du service Médiaposte avec adresse et une combinaison des deux médias.

LA CONCLUSION
Le taux de réponse obtenu par la combinaison du publipostage avec le courriel a dépassé toute attente. À un point tel que Bureau en Gros a décidé de doubler toutes ses campagnes par courriel d'un publipostage. Une décision marquante!

METTEZ À PROFIT L'EFFET DU PUBLIPOSTAGE POUR ACCROÎTRE VOS AFFAIRES.
Pour découvrir comment le publipostage a pu contribuer à l'expansion d'autres entreprises, allez à **postescanada.ca/croissance.**

[MC] Médiaposte avec adresse est une marque de commerce de la Société canadienne des Postes. Bureau en Gros[MC] est une marque déposée de Staples, Inc., utilisée sous licence par Bureau en Gros Ltée/STAPLES Canada Inc.

POSTES CANADA CANADA POST

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

Des accordéons pas comme les autres

Du 11 au 14 septembre se tiendra la septième édition de l'*Accordion Noir Festival.* Le *Fox Cabaret,* l'*Orpheum Annex* et le *Russian Hall* accueilleront concerts et animations durant ces quatre jours de festivités mettant en valeur cet instrument de musique unique qu'est l'accordéon. À tous ceux qui pensent que ce dernier est tombé en désuétude, détrompez-vous, l'*Accordion Noir Festival* est là pour nous rappeler les possibilités innombrables offertes par cet outil musical original et déroutant !

Une perle *made in* Vancouver

Ce festival unique en son genre est né dans le milieu underground de l'Ouest canadien, et plus précisément sous l'impulsion de deux présentateurs de la radio communautaire vancouvéroise Co-op, Bruce Triggs et Ronan Lipkowitz. Ces deux derniers animent l'émission *Accordion Noir* dont le nom est une référence au genre du film noir en cinématographie. Cette référence culturelle affiche une intention claire de s'ouvrir à l'originalité, à l'inattendu. Il s'agit donc d'abandonner les clichés selon lesquels l'accordéon resterait cantonné au genre de la polka et de souligner les possibilités étonnantes de cet instrument : punk, folk, classique, rock, avant-garde…

Le but est de montrer au grand public les ressources de cet instrument et ses variétés infinies en termes de diversité musicale. Ce festival est très attendu, et, au vu du succès des années précédentes, l'organisatrice Barbara Adler nous a confié attendre pas moins de deux cents visiteurs par concert ! Ce n'est pas seulement un événement rassemblant les aficionados, il est ouvert aux profanes et souhaite toucher le grand public. Au-delà de la musique, les activités seront diverses et joyeuses, proposant des représentations de théâtre et de cabaret, de la magie, des repas entre passionnés, et bien entendu les occasions de danser seront nombreuses !

Un lien étroit avec la francophonie

Depuis deux ans, le festival est fier de mettre en avant ses relations avec les communautés internationales de l'accordéon. L'édition précédente avait été organisée conjointement avec Le Centre culturel francophone afin de faire venir la légende québécoise Steve Normandin à Vancouver.

Cette année ne déroge pas à cette nouvelle règle et la francophonie sera mise à l'honneur lors de la soirée *Squeezebox Rendezvous* du samedi 13 septembre. S'y produiront le groupe vancouvérois *Wintermitts*, les Québécois Ol' Crocodile ainsi que *The Creaking Planks, Dr Jack's Jackpot of Cabaret Curios, The Plodes,* présents et fidèles au poste depuis les premières années du festival.

Wintermitts est un groupe basé à Vancouver et composé de six amis. Ces derniers sont extrêmement inventifs en proposant des textes aussi bien anglais que français, et s'amusent à mélanger avec allégresse et harmonie trompette et accordéon, accords de guitare et xylophone.

Ol' Crocodile se produira pour la première fois dans le cadre de l'*Accordion Noir Festival*. Son « folk sale », comme il aime à le nommer, a rendu ce groupe célèbre au Québec. Alexandre Liagre, accordéoniste et représentant de cette joyeuse troupe, a passé des années à jouer dans la rue. Ses capacités à faire danser de manière contagieuse même les plus cyniques des passants saura très certainement conquérir l'auditoire de Vancouver lors de la soirée *Squeezebox Rendezvous.*

Au-delà de la joie d'être ensemble pour partager inspiration et idées, la venue d'Ol' Crocodile permettra d'unir et de réunir les esprits anticonformistes et de sceller une fois pour toutes l'union des talents des deux extrémités du pays. De beaux moments de partage en perspective durant ces quatre jours de festival qui promettent d'être étonnants et animés.

Le groupe québécois Ol' Crocodile.

Accordion Noir Festival
Du 11 au 14 septembre
aux *Russian Hall, Fox Cabaret* et *Orpheum Annex*
www.accordionnoirfest.com
Entrées à partir de 12,50 $ avec pré-réservation, à partir de 15 $ sur place

Soirée Squeezebox Rendezvous
13 septembre à 20 h
au Russian Hall (600 Campbell Ave), prix entre 12,50 $ et 15 $

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource.com

Agenda

Exposition
Vancouver Tapestry
Vernissage le 28 août
de 18h30 à 20h30
Entrée libre pour le public

À l'occasion des trente ans de la Galerie Grunt se tiendra les 28, 29 et 30 août une exposition des travaux de l'artiste Sola Fiedler sur la ville de Vancouver.

* * *

VIVA Granville
avec TAIWANfest
Le 31 août de 11h à 23h
Dans la rue Granville
entre les rues Dunsmuir
et Smithe
Fête libre et gratuite pour tous les âges

VIVA Granville présente des artistes, des performances musicales en direct, des marchés de rue… Cette journée mettra à l'honneur les cultures et arts taïwanais.

* * *

DakhaBrakha
Concert le 31 août à 20h
Au Rio Theatre,
1660 East Broadway
Places de 22 $ à 25 $

Ce groupe ukrainien réinvente la musique traditionnelle de ce pays avec finesse et originalité dans ce qu'il nomme un « ethno-chaos ».

* * *

Exposition Rodney Graham
Le 6 septembre
À la collection Rennie,
51 rue Pender Est
Visite gratuite en français,
réservation obligatoire sur
visit@renniecollection.org

Rodney Graham est un artiste reconnu à l'échelle internationale pour son humour ainsi que son engagement profond à explorer les arts, et les courants d'idées qui les sous-tendent, à notre époque des communications de masse.

Le maillot de bain au fil des âges

par FANNY MARGUET

Jusqu'au 2 novembre, le Musée Maritime de Vancouver accueille une exposition intitulée *Babes & Bathers.* Cette exposition retrace l'histoire et l'évolution du maillot de bain, depuis le costume de bain de nos arrières grand-mères en 1890 jusqu'au simple bikini en 1980. Du plus sobre au plus provocant, découverte d'une mode au fil des âges du vêtement le plus controversé de notre garde-robe.

Aujourd'hui, pour les femmes comme pour les hommes, trouver un maillot de bain est chose facile. Le plus difficile reste de choisir la forme, la couleur, les tissus, parmi le vaste choix que nous offrent les marques. Une chance que nos arrières grand-mères n'ont pas vraiment eue. En effet, au milieu du XIXe siècle, la pudeur est de rigueur. Les femmes se baignent en robe ou en corset, pantalon bouffant et chemise large en laine. Difficile de se dorer la pilule au soleil à cette époque-là ! La nudité progressive n'est pas du goût de la norme de cette époque. Il en est de même pour les hommes : il est inconvenant de montrer son torse. Ils sont obligés de porter un pyjama de bain à manches longues qui s'arrête aux mollets… Dans les années 1920, les choses changent rapidement pour les femmes. Le droit de vote, les cheveux courts… C'est le début de l'émancipation et ça se voit dans les maillots. Les épaules, le décolleté et les jambes se dévoilent. En 1946, Louis Réard présenta, à la piscine Molitor à Paris, sa création du bikini. Une révolution, difficile à faire entrer dans les moeurs de la population : montrer ses hanches et son nombril, quel scandale ! Au fil des années, le maillot de bain devient de plus en plus petit, grâce notamment à nos amis les Brésiliens, qui inventent le « thong » (la ficelle ?) dans les années 80.

Une exposition pour finir l'été en beauté

Ouverte depuis le 28 juin, l'exposition *Babes & Bathers* offre aux visiteurs une panoplie de plus de 60 pièces originales. Grâce à des images et à des vidéos historiques, cette exposition plonge le visiteur dans l'histoire de la création du maillot de bain. La façon dont les costumes en laine des années 1890 sont devenus peu à peu les modes extravagantes et les plus révélateurs de la fin du XXe siècle. Ce patrimoine de combinaisons est principalement tiré de l'une des plus importantes collections privées appartenant à l'historien de la mode locale Ivan Sayers. Patricia Owen, conservatrice du Musée maritime nous explique : « Je cherchais quelque chose d'amusant pour l'été afin de séduire un nouveau public, il m'a semblé naturel d'avoir une exposition de maillots de bain. Ce qui est le plus intéressant au sujet du travail de Ivan Sayers est qu'il offre à la fois l'histoire de ce morceau de tissu mais aussi le contexte. La plupart des gens ne savent pas que les développements clés dans la conception de maillots de bain ont eu lieu ici même, à Vancouver », raconte Patricia Owen. En effet, de nombreux designers spécialisés dans la conception du maillot de bain sont installés ici même. « Vancouver est une ville entourée d'eau. Aller à la plage et posséder un maillot de bain a toujours été un élément clé de l'identité de chaque Vancouvérois », explique la conservatrice.

Le retour du vintage

Le retour du vintage se fait sentir depuis quelques années dans la mode. Les jeans et les vestes de nos mères deviennent un *must-have* de notre garde-robe. Il en est de même pour le maillot de bain comme nous l'explique Eden Rausch, designer de la marque Cuchè Bikinis (www.cuchebikinis.com) basée à Vancouver : « J'ai remarqué que les costumes de style rétro taille haute sont vraiment forts cette année en Amérique du Nord. Fini les couleurs criardes, place à des teintes sobres, du beige, du gris. Et la forme ! Retour des une pièce ». Devenu ringard dans les années 90, le maillot de bain une pièce retrouve une nouvelle jeunesse cette année.

Jeunes femmes des années 1950 sur une plage Vancouvéroise.

L'été n'est pas encore terminé. Repoussez la grisaille automnale vancouvéroise pour quelque temps encore. *La Source* vous invite à découvrir cette exposition *so trendy* !

Babes & Bathers: History of the Swimsuit
Du 28 juin au 2 novembre
Lundi au samedi, 10h à 17h
Vancouver Maritime Museum,
1905 Ogden Ave., Vancouver
$11 Adulte, $8.50 Etudiants/Seniors, $30 Famille
www.vancouvermaritimemuseum.com